

## [...] Confessions [...]

[...]

*" Il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, il faut dire des mots tant qu'il y en a, il faut les dire jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent - étrange peine, étrange faute, il faut continuer, c'est peut-être déjà fait, ils m'ont peut-être déjà dit, ils m'ont peut-être porté jusqu'au seuil de mon histoire, devant la porte qui s'ouvre sur mon histoire, ça m'étonnerait si elle s'ouvre."*

Michel Foucault, "L'ordre du discours"

# La forme de mes confessions

*Qui se confesse? Qu'est-ce que c'est qu'une confession? Quelle posture? Quel genre? Quelle relation avec le lecteur ou le spectateur? Qu'est-ce que ça induit? A quoi ça ressemble?*

*Le paradoxe qui est d'avouer un vide, une faiblesse, et d'en faire sa force. De provoquer l'émotion en nous disant combien c'est difficile de dire, de parler, d'être en société, de mentir.*

## Une définition personnelle

Pour moi la confession, c'est le fait de se confesser. C'est un moment où l'on s'exprime sur quelque chose qu'on tait d'habitude, cela se rapproche donc de l'aveu. Il me semble aussi que la confession sous-entend toujours une adresse; on se confesse à soi-même, à Dieu, au prêtre, au psychologue, au professeur, ou à toutes les autres figures "habilitées" à entendre la partie de nous qu'on confie.

C'est une démarche qui permet de se délivrer d'un poids, de quelque chose qu'on subit et, qu'en partageant, on souhaiterait dépasser. C'est à ce titre une sorte d'exutoire.

Cela me fait aussi penser à la limite, au rite de passage; il y a dans la confession l'idée d'une "première fois", quelque chose d'inédit, une audace ou une transgression qui nous permet de surmonter un obstacle infranchissable jusqu'à lors. J'y rattache ici la notion de risque; on prend le risque de se confesser à l'autre et de ne pas être entendu, ou d'être mal entendu. J'ai l'impression que la confession implique ce risque, et qu'il s'agit pour la personne qui se confie de trouver le bon auditeur, le cadre qui lui donnera la confiance nécessaire pour se livrer.

A titre personnel, la première forme de confession que j'ai pratiquée a été la prière. Je priais assidûment durant ma pré-adolescence. Après avoir fait un signe de croix, je parlais à Dieu de ce qui s'était passé dans ma journée. Meticuleusement, je passais en revue chaque moment, le remerciais pour tout ce qu'il avait fait et lui demandais d'en faire de même pour le lendemain. Je lui avouais aussi ce que j'estimais être des torts et le priais de bien vouloir me les pardonner.

J'étais dépendant de ce rituel en quelque sorte car si je ne le faisais pas un soir, je craignais que la journée se passe mal pour moi ou ceux que j'aimais le lendemain. Avec le recul, je me dis qu'il y avait tout de même quelque chose de beau là-dedans. Je ne sais pas exactement comment cela s'est fait, mais j'ai progressivement abandonné ces moments de confession. J'ai peut-être fini par me dire que lorsque je priais, je me parlais avant tout à moi-même. Et que ce que j'avais pu attribuer d'efficacité à la prière jusqu'ici n'était en réalité qu'une forme d'auto-conditionnement.

J'ai donc commencé à pratiquer une autre forme de confession ; celle d'un dialogue avec moi-même, d'une mise à l'épreuve de mes pensées. J'ai poursuivi ces moments d'introspection sans plus faire appel à une entité extérieure, mais comme des débats internes qui interrogent ce que j'ai fait durant ma journée, qui me demandent d'être honnête et d'avouer les motifs véritables qui m'ont poussés à agir de telle manière. C'est un dialogue

non plus avec Dieu, mais avec une sorte de Surmoi qui scrute le mensonge dans ce que je fais et dis au quotidien.

Même si je le dis à présent émancipé de ses origines religieuses, je dois bien reconnaître que ce dialogue intime n'est que l'héritier de mes premières prières adressées à Dieu, qu'il en a gardé la forme et le but; chercher à être vrai.

C'est peut-être à cause de cette exigence de vérité que j'ai de la peine à exprimer une idée clairement ou à m'exprimer tout court. J'ai constamment une forme d'incertitude quant à ce que j'affirme. L'incertitude produite par la question : "Est-ce vrai ? Est-ce bien toi ?"

[...]

Je me demande si la confession est toujours la confession d'un tort, de quelque chose de caché, de blâmable. Je pense que c'est un acte de libération pour la personne qui se confie, même si ce qu'elle confie peut parfois paraître très banal. Raconter des banalités, reconnaître que l'on n'a que des banalités à dire, c'est peut-être déjà se confesser. En fait, je crois que fondamentalement, se confesser c'est reconnaître ce que l'on est et être en accord avec ça.

[...]

J'aimerais trouver une position d'où mes confessions personnelles puissent être légèrement décalées et qu'elles ne m'appartiennent plus tout à fait. J'aimerais pouvoir inviter le lecteur ou le spectateur à se questionner sur les thématiques que j'aborde.

[...]

### **La confession d'un personnage de moi-même**

Celui qui se confie, c'est un personnage de moi-même. Quelqu'un qui ambitionne de se découvrir pleinement, d'être totalement vrai, pur. Je crée un personnage dans la mesure où moi-même je garde des choses secrètes, alors que cette figure de moi prétend tout avouer. J'aimerais ainsi m'amuser de ce fantasme de vérité de soi, pouvoir le déconstruire et le troubler.

Les anecdotes que j'ai choisies sont souvent liées à des souvenirs récents ou lointains, à des situations de mon enfance. J'aimerais privilégier ces moments de regard sur le passé car ils permettent une plus facile identification du lecteur et du spectateur. Nous avons en effet tous un rapport à notre passé, à des moments de notre enfance qui nous ont marqués et qui restent dans notre vie d'adulte comme des repères, des événements qui nous ont construits, ou du moins, sur lesquels on se dit qu'on s'est construit.

Cela peut aussi bien prendre la forme d'images qu'on retient, qu'on remanie, qu'on fantasme comme "origine de soi". Il me semble qu'on a besoin de se rappeler certaines de ces images fondatrices, mais aussi d'en oublier d'autres, de les réaménager. Mes confessions relèvent de ces processus ; remémoration, oubli, sélection, recréation.

Je ne sais pas si c'est nous qui sélectionnons délibérément certaines images ou si celles-ci s'imposent à notre conscience dans leur persistance à travers le temps. Dans tous les cas,

ce sont des images fortes dans le sens où elles synthétisent toute une période de notre vie et qu'en y repensant, d'autres impressions et événements réapparaissent avec elles, comme des satellites de cette image première. Ce qui exprime pour moi le mieux ce phénomène de réminiscence, c'est la musique. A elle seule, une chanson est parfois capable de réactiver tout un vécu, de lui restituer sa saveur et ses émotions.

Je souhaiterais partager mes textes sous ces différentes formes ; anecdotes, souvenirs, musiques, mais aussi ambiances.

Dans l'une de mes confessions, je parle par exemple de mon besoin d'être un peu à l'écart des autres, mais pas trop loin quand même. J'utilise la métaphore d'une fête en expliquant que j'aimerais m'absenter de la fête, m'en éloigner, mais rester à une distance idéale afin de pouvoir tout de même en percevoir l'écho lointain. Partant de cette évocation, je pourrais créer un dispositif scénique dans lequel on entendrait des basses à distance, et apercevrait quelques lumières au loin. Cette atmosphère de fin de concert pourrait par la suite accompagner d'autres de mes anecdotes.

Je pourrais aussi créer des images par mon corps, ou créer une partition corporelle pour exprimer physiquement certains souvenirs, les décaler.

## **Le lac**

Je vais régulièrement courir au bord du lac.

Parfois, je m'y arrête, je m'assieds en tailleur, contemplant la ligne d'eau.

Je suis apaisé et me demande pourquoi. Est-ce à cause de mon assise zen? De l'effet des endorphines sécrétées par mon effort?

J'en arrive à me dire que je ne suis qu'un bout de tissu vivant, plus ou moins hermétique, qui ne répond qu'à une série de stimuli extérieurs. Est-ce que l'état d'apathie dans lequel je me trouve en ce moment, ce non-lieu de désirs, de sentiments et de jugements, cet état ne se rapproche-t-il pas de la stricte indifférence d'une machine? N'avoir aucun objectif, réduire son libre-arbitre aux décisions qui lui permettraient d'atteindre le néant, n'est-ce pas cet idéal qui ferait de moi à la fois un maître zen et une machine?

Je me dis : "Ta gueule"

Puis, je regarde les nuages qui viennent parfaire mon tableau idéal du zen. Je me dis que le yoga, l'image que je m'en fais du moins, a réussi à me rendre un cadre naturel cliché. Et de penser que puisque ce lieu remplit tous les critères de la zen attitude (la petite plage de galet, le clapotis régulier des vagues, l'eau couleur émeraude ), je suis en droit d'attendre de cette mise en scène qu'effectivement elle m'apaise.

Pourtant il n'en est rien, car à l'évidence, j'en parle à présent, frustré de ne pas avoir pu cesser un instant ma furie mentale pour apprécier "l'instant Présent" avec un grand P.

Donc j'emmerde le yoga, la logique et les beaux mots qui n'engendrent rien d'autre que d'autres mots, qui n'engendrent rien d'autre que d'autres mots, qui n'engendrent rien d'autre que d'autres mots, qui n'engendrent rien d'autre que d'autres mots... pour ne jamais affronter le silence.

Tout ça c'est juste de la peur déguisée, un joli vernis pour dissimuler ma peur monstrueuse face à la vie.

Je rêve de faire un travail abrutissant où je n'ai de compte à rendre à personne. Que ce travail soit le plus court et le moins pénible possible et qu'il me donne juste les moyens d'être indépendant. Que je décharge enfin mon brave père du fardeau qu'il a pour moitié engendré. Que je lui foute la paix, qu'on me foute la paix. Me vomir. Me purger.

[...]

Comme c'est curieux : je ne suis vraiment heureux qu'aux instants où je m'absorbe, me confonds jusqu'à n'être plus rien. Mon rêve : devenir un "zéro tout rond."

### **Le retour d'une fête**

J'ai seize ans. Ou quinze ans ? C'est une magnifique soirée de printemps et je me rends avec mes deux meilleurs amis à une fête organisée par quelqu'un de "populaire" au collège. Il y aura donc toutes les personnes cool qui seront là, toutes les filles cool qui seront là. L'événement a lieu dans un grand chalet isolé en montagne. L'alcool coule à flots, mais comme je n'aime pas boire, (ou ne m'autorise pas à boire; c'est devenu pareil) je me sers un verre et fais semblant de le boire, ou plutôt, je le bois extrêmement lentement.

La soirée avance et je regarde cette fille qui me plaît. Mon pote danse avec elle, visiblement, il n'a aucune difficulté à danser, il est à l'aise dans ce genre de contexte. En les observant, je prends la mesure de mon incongruité. Je commence à déambuler entre la piste de danse à l'intérieur du chalet et la terrasse pour discuter avec des gens. Mais en fait on ne discute pas; on se regarde, on tient un début de conversation, on fuit d'un groupuscule à l'autre. Un autre de mes amis est dans la même situation que moi. Il est toujours un peu en décalage dans ces fêtes, mais s'en amuse. Je le regarde jouant à s'amuser, j'essaie de l'imiter, mais j'ai l'impression de surjouer et crains qu'on ne le remarque.

Je poursuis mes tours, mais à chaque fois selon un nouvel itinéraire afin que personne ne s'aperçoive qu'en réalité je passe ma soirée à marcher.

Arrive une heure du matin, un premier groupe s'en va et je pars avec lui, je quitte la fête, soulagé.

On vient de me déposer en voiture et je poursuis mon chemin à pied. L'air est doux, imprégné d'odeurs fortes de fleurs. Les rues sont vides, il y a un peu de vent et je le sens par légères vagues se poser sur mon visage. Le bruit sourd des trains de marchandises au loin me parvient comme amplifié. Le sol reflète la lumière orangée des lampadaires. Je ralentis pour mieux observer mon ombre la traverser. L'obscurité est dense, épaisse et cette sensation m'apaise. Je passe devant un jardin d'enfants dans le préau du collège que j'ai fréquenté autrefois. Je m'y arrête et m'assieds sur un banc.

J'ai finalement suffisamment bu pour sentir à présent le poids de l'alcool sur ma nuque, je laisse ma tête tomber en arrière.

De là, j'observe l'obscurité du ciel. Cela prend un certain temps. A la longue, des étoiles se distinguent toujours plus précisément. J'immobilise mon regard, j'essaie de ne pas lui donner un point à fixer, mais d'adopter un regard comme périphérique. J'attends. Je continue d'attendre et je finis par oublier d'attendre. C'est-à-dire, pour une durée

indéterminée, j'oublie de penser, j'oublie la tâche que je m'étais donnée, j'oublie l'illusion d'être moi, je m'oublie.

Je relève la tête. Et je rentre chez moi.

[...]

J'oublie que j'ai appris à oublier, que je me suis, un jour, forcé à l'oubli.

## **Chez soi**

En faisant l'amour, je sens mon corps se refermer sur moi, j'existe enfin hors de toute utopie, avec toute ma densité, entre les mains de l'autre. Sous les doigts de l'autre qui me parcourent, toutes les parts invisibles de mon corps se mettent à exister, contre les lèvres de l'autre les miennes deviennent sensibles, devant ses yeux mi-clos mon visage acquiert une certitude, il y a un regard enfin pour voir mes paupières fermées.

[...]

Je viens de rentrer chez moi, c'est le matin et j'ai dormi chez une fille que j'ai rencontrée la veille.

On s'est levé tôt ce matin et on s'est quitté à la gare; elle devait aller prendre un train et je suis rentré chez moi. On a dormi ensemble, mais on ne s'est pas vraiment trouvé. Ce n'est pas grave pour moi et, je crois, pour elle non plus. Je me dis qu'en effet rien n'est grave et je retourne sereinement à ma solitude.

J'ai acheté du café chez Starbucks en attendant mon train. J'aime bien ce café, je ne sais pas ce qu'ils mettent dedans mais c'est très bon. Ça coûte assez cher, donc je n'en achète que rarement. Ce matin, j'en ai acheté parce que je voulais me faire plaisir.

Je suis dans le train et je repense à des phrases qu'on m'a dites dernièrement: "On dirait que tu ne te laisses pas aller à l'émotion. Est-ce que tu te protèges? Il y a comme quelque chose qui bloque chez toi, quelque chose qui résiste."

Je suis à présent de retour chez moi et je bois mon café. Je me dis que c'est un plaisir à ma portée de boire du bon café. J'apprécie d'autant plus ce genre de plaisir simple après avoir échoué dans une tentative de rapprochement avec quelqu'un. J'ai pu entrevoir tout ce que je suis incapable de faire et d'être pour l'autre. Et c'est vraiment désagréable, frustrant alors quand je reviens à ma solitude, je suis apaisé avec ça. Je me dis : "Oui, je suis donc bien fait pour être seul, je ne m'étais pas trompé."

Je bois mon café et pour un moment je suis en paix avec moi-même.

Très vite pourtant me reviennent des idées comme : " Tu vieilliras vieux garçon", "Pourquoi est-ce que tu finis toujours par être seul ?" Puis, j'imagine comme des lieux de havre de paix. "Dans quelques mois, tu auras plus de temps, tu auras du temps pour te calmer un peu avec tout ça. Et tu pourras être plus disponible."

[...]

Tu n'as guère vécu, et pourtant, tout est déjà dit. Tu n'as que vingt-cinq ans, mais ta route est toute tracée. Les rôles sont prêts, les étiquettes: du pot de ta première enfance au

fauteuil roulant de tes vieux jours, tous les sièges sont là et attendent leur tour. Tes aventures sont si bien décrites que la révolte la plus violente ne ferait sourciller personne.

[...]

Tout est prévu, tout est préparé dans les moindres détails: les grands élans du coeur, la froide ironie, le déchirement, la plénitude, l'exotisme, la grande aventure, le désespoir.

[...]

Sortir de tout projet, de toute impatience.

Être sans désir, sans dépit, sans révolte.

Ce sera devant moi, au fil du temps, une vie immobile, sans crise, sans désordre: nulle aspérité, nul déséquilibre. Minute après minute, heure après heure, jour après jour, saison après saison, quelque chose va commencer n'aura jamais de fin: ma vie végétale, ma vie annulée.

[...]

Je suis seul, et parce que je suis seul, il faut que je ne regarde jamais l'heure, il faut que je ne compte jamais les minutes. Je dois oublier d'espérer, d'entreprendre, de réussir, de persévérer.

Je me laisse aller, et cela m'est presque facile.

[...]

Tout ça est assez sombre et je me demande : "N'aurais-tu pas vécu des choses plus légères ces derniers temps?"

J'ai vu un spectacle dans lequel des garçons jouaient en talons et travestissaient leur voix. Je les ai trouvés assez drôles. C'est magnifique de pouvoir rire de ce que l'on est, ou de ce que l'on croit être. Quelqu'un m'a dit récemment : "La personnalité c'est le diable." Et je pense que l'humour, l'autodérision, le jeu ce sont précisément des moyens qui nous empêchent de nous abandonner totalement à l'idée qu'on se fait de nous-mêmes. Ou du moins, ce sont des choses qui permettent de toujours la questionner, de s'en distancer.

## **L'Individu**

Je ne supporte pas cette injonction à être soi-même, parce qu'elle m'apparaît trop grande, sans fin, absurde et épuisante. Fondamentalement, j'ai vocation à être un fonctionnaire. Assis à mon bureau tout au fond de la salle dans le coin, avec une belle vue sur l'extérieur, de la nature, quelques grands arbres à contempler, je m'effacerais dans un joyeux anonymat.

J'imprimerais chaque jour un peu plus le moule de mes fesses sur ma chaise, jusqu'à l'épouser parfaitement, à ne faire plus qu'un avec celle-ci, à ne faire plus qu'un avec ma tâche, à ne faire plus qu'un avec le monde.

Ne rien faire que faire, qu'exécuter purement et simplement, se laisser guider par l'inertie de ses actions passées, sans chercher à y discerner une origine, une hiérarchie, un principe moteur. Ne jamais se retourner sur ce qui a été fait, ou anticiper ce qui pourrait se faire, mais juste faire, instant après instant, seconde après seconde, heure et jour après jour.

### **La chanson du fonctionnaire**

*" J'aurais voulu être fonctionnaire,  
Pour pouvoir faire des numéros,  
Calculatrices et stabilos.  
J'aurais voulu être fonctionnaire..."*

[...]

Je me suis souvent dit que plus je travaillais et moins j'existais et que je souhaitais disparaître, j'aimais pourtant bien me faire remarquer et me mettre en avant.

### **A l'écart**

Je fais mon tour;  
Il mène un petit bout  
Et rentre; puis sans tambour  
Ni mot, me voici à l'écart.

### **La musique**

Je viens de découvrir un morceau de musique qui me plaît beaucoup. Je l'écoute pour la troisième fois et le plaisir de la première écoute s'estompe déjà. Combien de temps cela me prendra-t-il pour que j'arrive à un état d'écoeurement vis-à-vis de cette chanson ?  
"Combien de temps pour passer du plaisir à l'écoeurement par l'effet de la répétition." ; cela pourrait être une définition du vieillissement.  
La vie, une chanson.

[...]

Je suis sur le point de chanter un air que je connais. Avant de commencer, je me tends par anticipation vers l'ensemble du chant. Je commence. Ce que je chante se détache progressivement de mon anticipation pour rejoindre le passé. Ma mémoire se tend. Résultat: mes forces vives sont tendues entre la mémoire de ce que je viens de dire et l'attente de ce que vais dire. Mais reste mon attention, trajectoire du futur vers le passé. Plus cela avance, avance, plus l'attente s'abrège et plus le souvenir s'allonge jusqu'à l'épuisement complet de l'attente. L'action de chanter est terminée.  
Ce n'est plus qu'un souvenir.

Ce qui vaut pour le chant tout entier vaut pour chacune de ses parties, chacune de ses syllabes. Et vaut pour quelque chose de plus vaste dont le chant n'est peut-être qu'une partie. Et vaut pour toute la vie humaine dont les parties sont les actions humaines. Et vaut pour tous les siècles des générations humaines dont les parties sont toutes les vies humaines.

## **Le Chant**

*Forget about our mothers and our friends. We were fated to pretend.*

*I'll miss the playgrounds and the animals and digging up worms.*

*I'll miss the comfort of my mother and the weight of the world.*

*I'll miss my sister, miss my father, miss my dog and my home.*

*Yeah I'll miss the boredom and the freedom and the time spent alone.*

*But there is really nothing, nothing we can do.*

*Love must be forgotten. Life can always start up anew.*

*The models will have children, we'll get a divorce,*

*We'll find some more models, everything must run its course.*

*We'll choke on our vomit and that will be the end.*

*We were fated to pretend.*

*yeah yeah yeah*

## **Noel culturel**

Ma tante m'a offert un livre d'Eric Emmanuel Schmitt pour Noel. Avec le bon d'échange. Qu'en faire, car j'aurais par ailleurs besoin d'un bonnet de bain? Lire Eric Emmanuel Schmitt ou faire du dernier livre d'Eric Emmanuel Schmitt mon nouveau bonnet de bain.

## **Foetus**

Je suis devant mon psy, il m'accueille avec son impassibilité habituelle et un petit sourire en coin. Il vient jusqu'à la porte pour m'accueillir, me fait entrer, ferme la porte derrière moi, rejoint son siège en m'invitant à prendre place face à lui. C'est ce petit rituel qui s'est répété avec exactitude chaque jeudi après-midi pendant un an.

Ce jour-là, je n'ai rien à lui dire.

Or, comme c'est toujours au patient d'entamer la discussion, je lui fais remarquer avec perspicacité que c'est l'hiver, qu'il fait froid, gris et que cela ne doit pas aider au moral de ses patients.

Je ne sais plus sur quoi s'engage la discussion, mais j'ai la sensation qu'il est ailleurs, qu'il feint juste de m'écouter. A mesure que je commente mon petit drame du moment, je le vois progressivement s'épaississant sur sa chaise, le regard dans le vague, ses paupières luttant

contre leur irrésistible pesanteur. Je continue à parler, comme si de rien n'était ; il poursuit sereinement son affaissement. Arrivé à un stade critique, sa main droite, extrémité du bras qu'il vient de poser sur l'accoudoir, réceptionne discrètement sa tête chancelante. Elle m'apparaît d'un coup disproportionnée sur ce corps affalé, comme la tête d'un mort-né recroquevillé sur lui même. Je l'observe dans ce moment de faiblesse qu'il croit dissimuler.

Je continue à parler car mon silence le réveillerait.

Je parle, mais en réalité je ne me préoccupe plus vraiment de ce que je dis; je ne fais que le bercer.

Je ne saurais pas si c'est bel et bien le contenu de mes paroles qui l'accable à ce point, mais il se trouve qu'après un quart d'heure d'entretien, je l'ai presque achevé; ses yeux se ferment, sa tête tombe ostensiblement vers l'avant. Cela dure un petit temps jusqu'à ce que, par légers spasmes, il replace sa tête, rajuste sa posture et que l'entretien se poursuit normalement.

Il y avait quelque chose de rassurant, de beau et d'humain dans cette scène. Rétrospectivement, je crois que ce fut la séance qui m'a le plus appris.

[...]

Qu'est-ce que ce "vous " auquel vous ressembleriez ou ne ressembleriez pas?

Où le prendre? A quel étalon morphologique ou expressif? Où est votre corps de vérité? Vous êtes le seul à ne pouvoir jamais vous voir qu'en image, vous ne voyez jamais vos yeux, sinon abêtis par le regard qu'ils posent sur le miroir ou sur l'objectif (il m'intéresserait seulement de voir mes yeux quand ils te regardent) : même et surtout pour votre corps, vous êtes condamné à l'imaginaire.

## **Méthode**

Je me suis dit hier soir en me couchant : "Tu te lèveras tôt demain pour pouvoir écrire car c'est à ce moment-là que tu es le plus inspiré."

Je me lève ce matin, prends mon café et n'ai rien à écrire.

Cet été, je me suis dit : " Tu iras à la montagne te retirer une semaine pour t'inspirer". Je vais à la montagne une semaine et n'écris rien, ou vraiment pas grand-chose.

Aujourd'hui, je me dis : "Demain, tu te lèveras tôt car c'est le matin que tu es le plus disponible" ou "Cet été, tu iras en Croatie, tu passeras une semaine dans un village reculé, pas trop loin de la mer. Tu feras un jeûne et tu seras inspiré."

Je me dis : " Cet été, tu iras au lac tôt le matin, tu te baigneras et ensuite tu écriras."

## **Magazine**

Mon frère et moi étions abonnés à un journal de bande dessinée, "Picsou Magazine". Au début de chaque mois, nous nous battions pour savoir qui des deux le lirait en premier.

Un jour, ça devait être durant le week-end, je passe au salon et surprends mon père le magazine à la main. Je lui demande ce qu'il regarde, et comme pris la main dans le sac, il me dit que cela l'inspire pour son travail - il est designer – et poursuit sa lecture. Je le regarde et trouve ça génial, comme si mon père était à présent plus proche de moi.

Aujourd'hui encore, je ne sais pas s'il disait la vérité ou s'il prenait véritablement plaisir à lire ces BDs en cachette. Sans doute un peu des deux.

[...]

J'ai tellement parlé de mon enfance, tellement raconté de fausses anecdotes sur ma famille que je ne sais plus ce qui est vrai et ce qui est faux, je n'ai plus aucun souvenir d'enfance.

[...]

Je ne suis que citations.

### **Livrets**

Nous sommes dans la voiture mon père et moi, rentrant d'un entraînement de foot. Je répète mes livrets à haute voix et il me corrige. J'ai un test le lendemain. Je lui trouve un air triste, préoccupé et le lui dis. Il me répond que ce n'est pas le cas, mais qu'il a du travail. J'ai l'impression d'être à sa place aujourd'hui.

### **Clown**

Quand j'étais petit, je voulais être clown.

[...]

Je rentrais chez moi à midi pour le dîner. En attendant le repas, parfois je prenais le pot de miel à la cuisine, une cuillère, et m'installais sur le rebord de la fenêtre de ma chambre. Nous habitons au quatrième étage et il y avait une belle vue depuis ma chambre. Je me souviens des montagnes, du bruit régulier de la fontaine dans la cour, des passants et des voitures dans la rue. Du piaillage des oiseaux qui nichaient sur le toit. Et aussi des odeurs de gazon tondu, ou de brumes de lac en été. C'étaient des moments où j'étais dans une sorte de bulle.

[...]

Je vis dans une bienheureuse parenthèse.

### **Dieu**

J'aimerais bien croire en Dieu, ou à quoi que ce soit de transcendant. Je devais avoir dix ans, on allait tous les dimanches à l'église en famille. J'ai fait mon catéchisme et ai même été servant de messe à cet âge-là. Mais je ne savais pas si j'étais croyant. Je crois surtout que j'avais la bougeotte et que ça me fatiguait de rester debout pendant deux heures à écouter des choses que je ne comprenais pas mais qui avaient l'air

très importantes pour tout le monde autour de moi. J'essayais de bien faire; les bons gestes, la bonne attitude, le recueillement. Je voulais vraiment parvenir à comprendre qui était Dieu. A cette époque-là aussi, on était une fois allé manger chez ma tante qui est très croyante, et on devait tous faire une prière avant le repas. Il fallait dire quelque chose au Seigneur à haute voix, donc tout le monde allait entendre ce que je disais. J'avais peur d'être démasqué, de ne pas faire juste, de ne pas dire ce qu'il fallait dire, de ne pas être assez dévoué à Dieu, même si je ne savais pas qui c'était. J'aurais pourtant vraiment voulu le connaître. Et j'ai un peu l'impression qu'aujourd'hui, je suis dans la même situation; je veux faire bien ce travail, mais je ne sais pas qui est Dieu, je ne sais pas quel est le modèle à suivre pour bien faire. J'ai toujours besoin d'un modèle.

[...]

En récitant ma prière, j'avais la sensation de faire faux, de jouer un rôle pour paraître un bon croyant auprès de ma famille. Je culpabilisais de ne pas réussir à faire et dire naturellement cette prière que j'adressais à Dieu. C'était certainement que je n'avais pas encore fait assez d'efforts pour pouvoir vraiment y croire.

J'aimerais bien faire quelque chose sans effort, quelque chose de facile. Ou plutôt; quelque chose d'évident. J'aimerais avoir une conviction. Je n'aurais pas conscience de faire quelque chose, puisque je le ferais sans y penser, naturellement, de manière fluide.

[...]

Avançant dans l'existence, j'ai quitté le stade du nourrisson. Est-ce moi alors qui suis venu à l'enfance? Ou l'enfance elle-même qui serait venue jusqu'à moi pour succéder au nourrisson?

Pour aller où?

[...]

C'est la première fois que j'ai eu conscience de jouer lors de cet épisode chez ma tante. Je jouais le chrétien fervent pratiquant comme j'imaginai qu'il devait être. Et depuis, je continue à me jouer moi-même, tout le temps, je me joue, selon un idéal de force. Je fais constamment un travail sur moi pour ne pas me montrer faible. Si je ne le faisais pas, j' imagine que je pleurerais et que je m'énerverais aussi plus souvent. Surtout, je me montrerais beaucoup plus fréquemment déconnecté et amorphe.

Si j'essaie de cacher mes failles, c'est parce que je suis trop fier. Mon grand-père aussi était très fier, toute la famille du côté de mon père est très fière. Et je pense qu'ils ne se montrent jamais dans leurs faiblesses. Mon père, c'est pareil, il ne se montre jamais véritablement affecté, il parle peu de ce qui le préoccupe. Alors, je m'interdis de parler de mes problèmes parce que, là aussi, je veux faire bien; je veux faire d'après le modèle.

Lorsque nous lui rendions visite, mon frère et moi, mon grand-père nous répétait toujours : "La vie est un combat". Je crois que je suis imprégné de ces idées-là, qu'il faut être un dur, un combattant, mais ce n'est pas encore tout à fait mon cas.

## **Le corps**

Je passe (ou croit passer) de la maigreur à l'embonpoint. Depuis, débat perpétuel avec ce corps pour lui rendre sa maigreur essentielle (imaginaire d'intellectuel: maigrir est l'acte naïf du vouloir-être-intelligent)

[...]

J'aime me sentir léger. J'aimerais être toujours plus léger, n'avoir plus de pesanteur, ne plus sentir mon corps ou alors le sentir beaucoup plus, je ne sais pas. Oui, le sentir plus, sentir toutes ses parties de manière beaucoup plus sensible.

[...]

L'utopie, c'est un lieu hors de tous les lieux, mais c'est un lieu où j'aurai un corps sans corps, un corps qui sera beau, limpide, transparent, lumineux, véloce, colossal dans sa puissance, infini dans sa durée, délié, invisible, protégé, toujours transfiguré.

[...]

Alors, mon corps, dans sa matérialité, dans sa chair, serait comme le produit de mes propres fantasmes.

[...]

Les trois quarts de mon corps se sont réfugiés dans ma tête; mon coeur s'est installé dans mon sourcil, où il s'est tout à fait acclimaté, où il bat comme une chose vivante avec, peut-être, tout au plus, un petit peu trop de précipitation. Il faut que je fasse l'appel de mon corps, que je vérifie l'intégrité de mes membres, de mes organes, de mes viscères, de mes muqueuses. Je voudrais bien chasser de ma tête tous ces morceaux qui l'encombrent et l'alourdissent, et en même temps, je me félicite d'avoir sauvé le maximum, car tout le reste est perdu, je n'ai plus de pieds, plus de mains, mon mollet est complètement liquéfié. Tout semble ne plus devoir jamais bouger. Mais ensuite je sais, je commence à savoir, avec une certitude de plus en plus implacable, que j'ai perdu mon corps, ou plutôt non, je le vois, non loin de moi, mais je ne le rejoindrai jamais.

## **Imposture**

A nouveau lasses, les mains,  
à nouveau lasses, les jambes,  
obscurité sans fin,  
je ris si fort que les murs  
pivotent, mais c'est  
mensonge car je pleure.

[...]

L'obsession de ne pas se tromper, sans savoir pourquoi, comme un surveillant intérieur qui dénoncerait : " Mais est-ce bien toi, là, ce que tu es en train de dire, de faire ? ", toujours cette voix qui martèle : " Non, ce n'est pas toi, arrête de faire semblant. Tu es un imposteur ! ", toujours entretenir l'image que les autres se font de moi sans savoir clairement à qui appartient ce masque, n'exister que dans le regard qu'on me porte. Peut-être ne suis-je véritablement moi-même que lorsque je suis seul, quand je cours, ou quand je dors.

[...]

Je ne suis plus qu'un œil. Un œil immense et fixe, qui voit tout, aussi bien mon corps affalé, que moi, regard regardant, comme s'il s'était complètement retourné dans son orbite et qu'il me contemplait sans rien dire, moi, l'intérieur de moi, l'intérieur noir, vide, glauque, effrayé, impuissant de moi. Il me regarde et il me cloue. Je ne cesserai jamais de me voir. Je ne peux rien faire, je ne peux pas m'échapper, je ne peux pas échapper à mon regard, je ne pourrai jamais: même si je parvenais à m'endormir si profondément que nulle secousse, nul appel, nulle brûlure ne sauraient me réveiller, il y aurait encore cet œil, mon œil, qui ne se fermera jamais, qui ne s'endormira jamais. Je me vois, je me vois me voir, je me regardes me regarder.

[...]

Un intellectuel moi ? Non, je ne l'ai jamais été. J'ai juste appris à me défendre par la pensée, à intérioriser ma colère, toutes sortes de sensations désagréables. J'aimerais lâcher tout ça. J'aimerais juste être, sans avoir à imaginer tout ce qui peut m'arriver, au risque d'être touché, de m'attacher, d'être blessé.

## **L'amour**

J'aimerais bien dire que j'ai été amoureux, mais je n'en suis pas sûr. On m'a déjà souvent dit : "Mais tu sais, si tu as été amoureux une fois dans ta vie tu le sais."

J'ai l'impression que c'est comme Dieu ; c'est une idée et je n'ai pas réussi à y croire assez sérieusement pour pouvoir la rencontrer, la vivre.

Cela m'énèrve.

La colère. Voilà au contraire une émotion que j'éprouve de manière suffisamment concrète et fréquente pour ne pas en douter. C'est chez moi une valeur sûre, une sensation que je peux solliciter sincèrement à chaque instant.

Ai-je donc besoin de jouer davantage lorsque je dis à quelqu'un : "Je t'aime" que lorsque je lui dis : "Qu'est-ce que tu me veux ?!"

[...]

Je ne peux probablement pas tomber amoureux parce que moi-même je ne m'aime pas beaucoup.

[...]

J'ai du mal à me positionner. Au fond, je crois que je comprends ce que cela veut dire, "se positionner", mais c'est un acte pour lequel j'ai naïvement trop d'exigence; cela suppose de se connaître et de connaître l'autre à chaque instant du positionnement.

[...]

Souvent, lorsque j'ai une idée, j'ai l'impression de ne pas réussir à la mettre en mots. Ou une fois que je m'exprime, c'est comme si je la travestissais et qu'il faut que je précise. Et plus je précise, plus je perds l'idée, plus je me perds.

A force de préciser, je commence à m'entendre parler, à m'entendre tenir ce discours que je ne reconnais plus. Je continue, m'efforçant tant bien que mal de me réapproprier ces paroles puisque, somme toute, c'est bien moi qui suis en train de les dire.

[...]

Qu'est-ce que le temps?

Si personne ne me le demande, je sais. Si on me le demande et que je veux l'expliquer, je ne sais plus.

[...]

J'accepte, j'accepte tout ce qui m'arrive et je travaille à accepter toujours plus. C'est quelque chose que j'essaie de faire, me dire : "Dis oui à tout ce qui arrive, laisse-toi guider." Mais paradoxalement, je rationalise et contrôle tout. Donc, ce n'est qu'une acceptation de façade, parce que, intérieurement, je ne cesse de mettre à l'épreuve ce que l'on me dit.

Je ne sais pas pourquoi, par peur du conflit ou ... - je ne saurais pas dire vraiment pourquoi – je ne dis rien. C'est plus simple de me taire; le silence c'est plus simple. C'est par économie que je parle moins, peut-être.

Au quotidien, toutes ces délibérations intérieures me ralentissent et cela me rend vraiment plus lent que les autres. Aussi, je me compare tout le temps aux autres. Je imagine ce que c'est que d'être à leur place, comment ils fonctionnent, qu'est ce qu'ils vivent.

[...]

Je mange chaque jour, à la même heure, le même repas. Je visite les gares, les musées. Je bois mon café dans le même café. Je lis "Le Monde" de cinq à sept. Je plie mes vêtements avant de me coucher. Je nettoie à fond ma chambre chaque samedi matin. Je fais mon lit chaque matin, je me rase.

[...]

Comme si, à tout instant, j'attendais du moindre de mes fléchissements qu'il m'entraîne tout de suite trop loin. Comme si, à tout instant, j'avais besoin de me dire c'est ainsi parce que je l'ai voulu ainsi, je l'ai voulu ainsi ou sinon je suis mort.

## **Ecoute**

Quand on me parle, je n'écoute jamais vraiment. Je pense à toutes sortes de choses à côté ; j'essaie d'écouter comment l'autre me parle à un niveau, on va dire.... plus émotionnel ? Je ne sais pas. J'essaie de percer à jour ce qu'il est. Souvent je réponds à côté parce que je n'avais pas réellement écouté, parce que je me suis arrêté à un mot, à une phrase que j'ai relevée et que du coup le reste m'a échappé.

J'aimerais être vrai, j'aimerais qu'on se comprenne et qu'on me comprenne totalement.

[...]

En courant, j'ai vu un monsieur d'une cinquantaine d'années qui avait l'air d'être à la rue. On s'est regardé et j'ai eu l'impression qu'on se reconnaissait. J'ai pensé que je pourrais tout à fait être à sa place. Peut-être un jour serais-je clochard, je ne sais pas.

[...]

## **Les conseils de ma mère**

À un moment donné, il faut lâcher, il faut se dire : "Bon, je demande de l'aide". Tu imagines quelque chose de bienveillant. Moi, je pense vraiment qu'il y a des dimensions qu'on ignore, il y a vraiment un plan supérieur qui nous a mis là où l'on est... Dans le monde, je pense qu'il y a une entraide subtile. Dans la vie des fois - je me suis rendu compte - je me suis dit : "Ce n'est pas possible, il y a quelque chose." J'ai voulu des choses que je n'ai pas eues, mais heureusement que je ne les ai pas eues !

Finalement, il y a une espèce de sens, il y a quelque chose. Quand vraiment on est fragile, on est perdu, et bien il faut s'asseoir sur son fauteuil, ne rien faire, lâcher toute sa prétention. Tu t'imagines une colonne de lumière qui vient te nourrir, qui vient t'aider, je ne sais pas, c'est à toi de sentir. Tu demandes de l'aide de quelque chose de supérieur qui te traverse, qui est hors de toi mais qui te traverse. Tu lâches, tu fais confiance. Voilà, c'est faire confiance, fais confiance.

Tu sais on dit : "Alea jacta est", c'est une expression latine qui signifie "Le sort en est jeté". Dis-toi: "Bon, je suis dans cette situation-là, je suis complètement perdu, maintenant on m'aide". En fait ce n'est pas tellement demander; c'est être convaincu qu'il y a quelque chose qui va t'arriver. Et tu fais confiance que ça va venir.

[...]

Je suis craintif, je pourrais même dire lâche, ma gentillesse cache en fait une peur des autres, je crois que je n'ai jamais dû me battre physiquement durant toute ma vie.

## **Fuite**

Trouver un coin éloigné et s'y terrer. Fuir toute forme de projet, en finir avec toutes ces projections, juste s'arrêter et regarder sans juger. Exister hors de toute attache, dans un vide.

S'effacer discrètement de la fête pour trouver un lieu d'où je puisse tout de même continuer à entendre l'écho de la fête. Non pas vivre complètement seul, mais trouver la distance idéale, celle qui me permettrait une réconciliation avec le monde.

[...]

J'apprends à être une ombre et à regarder les hommes comme s'ils étaient des pierres. J'apprends à rester assis, à rester couché, à rester debout. J'apprends à mastiquer chaque bouchée, à trouver le même goût atone à chaque parcelle de nourriture que je porte à ma bouche. J'apprends à regarder les tableaux exposés dans les galeries de peinture comme s'ils étaient des bouts de murs, de plafonds, et les murs, les plafonds, comme s'ils étaient des toiles.

[...]

## **Sommeil**

Parfois, j'ai du mal à m'endormir. Souvent, je suis angoissé, alors à la longue j'ai développé comme des techniques.

Une façon de m'endormir, c'est de me dire qu'à partir de maintenant je suis en sécurité pour les sept prochaines heures. Que personne ne pourra rentrer, que je serai tranquille pour les sept heures à venir.

[...]

Prends-moi tel que je suis;  
Vois ma raison hagarde  
Rejette ce monde  
Qui ne l'éclaire plus.  
Oh viens, je serais sage,  
Bienheureusement calme  
Dans ta dense lumière,  
Ô saint, ô doux sommeil.

[...]

Je ne veux plus peser sur la balance, ni d'un côté ni de l'autre. Je serai neutre et inerte. Cela me sera facile. Il importe seulement de faire attention aux sursauts.

[...]

Le soir dans mon lit, repensant à une phrase entendue aujourd'hui : "On ne peut pas être surpris par soi-même, il faut bien que quelqu'un vous fasse une surprise !"

Je me demande si je peux être surpris sans cause extérieure à moi-même, je me demande si par ces confessions je réussirais à me surprendre moi-même.

## **Confiance**

Je repense à un ami d'enfance qui a fait un apprentissage de boulanger-pâtissier. Il a commencé à travailler à seize ans. Je me dis que depuis cet âge-là, il a dû se lever tous les jours à quatre heures du matin et travailler. Et il avait toujours le sourire. Je me souviens aussi qu'il avait un chien et qu'un jour il l'a perdu. Cet ami était d'habitude toujours très jovial, rieur, un peu sarcastique. Mais ce jour-là, il avait l'air très affecté. On ne l'a pas vu pendant deux jours.

J'essaie de me mettre à sa place et me demande s'il se posait autant de questions en se levant chaque jour au petit matin. Où il trouvait sa motivation pour se lever à quatre heures et aller faire son pain. Je me demande s'il lui arrivait d'avoir peur de l'avenir, peur de perdre son emploi et comment il faisait pour afficher constamment ce sourire.

Lorsqu'il a terminé son apprentissage, il n'a pas trouvé de travail pendant un moment. Et un jour, il est tombé sur une annonce dans le journal qui proposait un poste au Costa Rica. Ça avait l'air d'être une offre un peu douteuse de prime abord, mais il a contacté l'annonceur quand même. L'annonce avait été faite par un expatrié suisse, patron d'un hôtel au Costa Rica, et dans lequel il venait justement d'ouvrir une petite boulangerie. Après un rapide entretien téléphonique, mon ami a directement été engagé. Du jour au lendemain, il s'est envolé pour le Costa Rica, tous frais payés. Là-bas, il avait une résidence pour lui, à côté de l'hôtel, lui-même situé à côté de la plage, et il pouvait faire du surf tous les jours.

Tout cela n'était peut-être qu'un sacré coup de chance, mais en même temps, mon ami a accepté de prendre ce risque. Je me dis qu'à sa place, je n'aurais même pas vu l'annonce. J'aurais sans doute pensé que c'était une arnaque. Mais lui, il a cet instinct, cette confiance qui fait qu'il se permet ces choses.

Il y est resté un an et je ne sais pas trop pourquoi, ensuite il a décidé de rentrer en Suisse. Il a refait quelques mois dans une maison de retraite comme cuisinier. Et à présent, il est reparti à la Réunion. Il a suivi une connaissance, un autre de mes amis d'enfance qui allait finir sa formation là-bas.

Il y est allé sans avoir de poste de travail. Mais, fidèle à lui-même, il s'est dit qu'il trouverait bien quelque chose sur place. Ce qui a effectivement été le cas.

J'aimerais bien avoir sa confiance dans la vie, sa confiance affichée en tout, tout le temps.

[...]

## **Rêve**

Je viens de me réveiller et écris le rêve que j'ai fait cette nuit.

J'étais dans une salle de classe, il y avait des élèves plus jeunes autour de moi. On dirait que c'est la rentrée, et je ne connais personne. J'ai l'impression que je recommence l'école. Je suis à table, à côté d'une fille, j'ai une trousse devant moi et je lui demande si elle connaît

la professeure qui vient de rentrer dans la classe. Elle me dit que non, mais qu'elle n'a pas envie de la connaître.

[...]

## **Impuissance**

Progressivement, j'ai acquis l'expérience sensible d'où j'étais. J'ai voulu manifester mes volontés à ceux qui pourraient les réaliser. Et j'en étais incapable parce qu'elles étaient en moi et les autres au-dehors. Aucun de leurs sens ne leur donnait la possibilité de pénétrer ma conscience. C'est pourquoi je gesticulais et j'émettais des sons, des signaux, à l'image de mes volontés, le peu que je pouvais, comme je pouvais. Mais ça ne ressemblait à rien. Quand on ne m'obéissait pas, par incompréhension ou par protection, je m'indignais contre l'insoumission des grands, ces gens libres et désobéissants. Et je me vengeais en pleurant. Ce sont les enfants, je l'ai appris. J'ai pu l'apprendre avec eux. Les enfants m'ont mieux renseigné inconsciemment sur moi-même que ne l'ont fait consciemment mes nourriciers. Depuis longtemps ma petite enfance est morte et moi je vis.

[...]

C'est le matin, ce moment de malaise où je me réveille angoissé. Je me lève avec un mouvement de panique et l'impression d'être à nouveau un enfant, de n'être pas sorti de l'enfance.

Cela se rapproche de la foi; chaque matin, je réaffirme ma foi, ma confiance dans le fait que je me lève et que le motif pour me lever a de l'importance. Ma foi dans le fait que je peux avancer, que je vais avancer. Ma foi dans le fait que je vais trouver du travail, gagner ma vie et être indépendant parce que c'est ça, il me semble, être un adulte.

Ça me rappelle un souvenir; j'étais dans un chalet avec ma famille, il y avait parmi nos voisins un garçon de deux ou trois ans mon aîné. Il m'embêtait. Je me souviens que j'étais plus petit et je n'arrivais pas me défendre. J'ai ressenti intensément l'injustice de ne pas réussir à me défendre contre ce type, juste parce qu'il était plus fort physiquement.

Le matin, je perçois parfois la vie comme cet adversaire invincible.

[...]

Être moi-même. Je sais ne pas ce que ça veut dire, mais j'aimerais juste arrêter d'être en défense, de lâcher mes défenses et de m'autoriser à être moi-même. Mais je ne sais pas ce que c'est " moi-même ".

[...]

Qu'il n'y ait rien à dire sinon : je lis, je suis vêtu, je mange, je dors, je marche, que ce soient des actions, des gestes, mais pas des preuves, pas des monnaies d'échange: mon habillement, ma nourriture, mes lectures ne parleront plus à ma place, je ne jouerai plus au plus fin avec eux. Je ne leur confierai plus l'épuisante, l'impossible, la mortelle tâche de me représenter.

[...]

En commençant l'école obligatoire, j'étais complètement imperméable aux mathématiques. Je ne comprenais pas la soustraction, le concept de la soustraction. Ma mère passait des heures et des heures à essayer de me l'expliquer. Elle en a pleuré, elle s'énervait et moi je comprenais de moins en moins. Je disais que j'avais des nuages dans la tête. En fait, j'étais un peu de mauvaise foi car je ne m'appliquais pas vraiment. Je pensais surtout au moment où je pourrais aller jouer au foot.

A l'école, ça me prenait une énergie incroyable de rester assis. L'immobilité me fatiguait. Dès que je rentrais des cours, je me mettais sur mon lit et m'endormais comme une masse, tout habillé.

Puisque j'avais des difficultés à me concentrer, la professeure a voulu m'envoyer dans une classe spéciale. Ça s'appelait "L'effectif réduit", et on disait que c'était un peu la classe des handicapés. Ma mère a refusé et s'est battue pour que je puisse redoubler et rester dans le système scolaire "normal". J'ai donc recommencé l'année dans une autre classe, avec une nouvelle enseignante et dès lors ça s'est bien passé.

Peut-être aurais-je effectivement dû aller en effectif réduit.

[...]

## **Le Mexicain**

On allait chez mes grands-parents maternels durant les vacances d'été. Ils louaient régulièrement un appartement dans une résidence de montagne à Crans Montana. Le mobilier et la décoration étaient assez quelconques, à l'exception d'un magnifique chapeau mexicain accroché dans la cuisine. Je me souviens d'un épisode durant lequel mon frère et moi faisons un numéro en le portant. Nous chantions un air dont j'ai oublié les paroles, mais je crois qu'il y avait cette phrase "Le Mexicain basané..." C'était une chanson que ma grand-mère appréciait et qu'elle chantait souvent dans la cuisine, à la vue du fameux chapeau. J'aimais beaucoup ces moments car j'arrivais à faire rire ma grand-mère, quelqu'un d'âgé. C'était une sorte de fierté pour moi.

*Vamos a canta la cancion del mexicano*

*Con il sombrero*

*Un mexicain basané*

*Est allongé sur le sol*

*Le sombrero sur le nez*

*En guise en guise en guise en guise en guise en guise de parasol*

*Il n'est pas loin de midi d'après le soleil*

*C'est formidable aujourd'hui ce que j'ai sommeil*

*L'existence est un problème à n'en plus finir*

*Chaque jour chaque nuit c'est la même : il vaut mieux dormir*

*Rien que trouver à manger, ce n'est pourtant là qu'un détail  
Mais ça suffirait à pousser un homme au travail aïe aïe aïe aïe aïe aïe*

[...]

*La la la...*

## Bibliographie

Remarque: la majorité des citations ont été adaptées à la première personne du singulier de manière à mieux se fondre parmi mes propres confessions, l'objectif étant de les camoufler.

### Livres

AUGUSTIN, "Les Aveux", traduit du latin par BOYER, Frédéric Boyer, Nouv. éd. Rev., POL, Paris, 2013, 505 p.

*Cité en p. 8-9 sous "La musique", en p. 12 sous "Dieu", en p. 15 sous "Amour", en p. 19 sous "Impuissance".*

BARTHES Roland, "Roland Barthes", Ed. du Seuil, Paris, 1979, 191 p.

*Cité en p. 10 sous "Foetus", en p. 13 sous "Le corps", en p. 13 sous "Imposture".*

BECKETT Samuel, "Malone meurt", Ed. de Minuit, Paris, 1971, 190 p.

*Cité en p. 17 sous "Sommeil".*

BOLTANSKI Christian, "Ce dont ils se souviennent", in GUMPERT Lynn, *Christian Boltanski*, Flammarion, Paris, 1992, pp. 164-165.

*Cité en p.8 sous "L'Individu", en p. 11 sous "Magazine", en p. 16 sous "Les conseils de ma mère"*

FOUCAULT Michel, "L'ordre du discours : leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970", Gallimard, Paris, 1971, 84 p.

*Cité en p. 1. (Page titre)*

FOUCAULT, Michel, "Le corps utopique", 1966, publié sur le site:

<http://sinequanonart.com/eng/wp-content/uploads/2015/05/Michel-Foucault-Le-corps-utopique.pdf>

*Cité en p. 6 sous "Chez soi", en p. 13 sous "Le corps".*

PEREC Georges, "Un homme qui dort", Ed. Denoel, Paris, 2001, 218 p.

*Cité en p. 6 sous "Le retour d'une fête", en p. 6-7 sous "Chez soi", en p. 11 sous "Clown", en p. 13 sous "Le corps", en p. 14 sous "Imposture", en p. 15 sous "Amour", en p. 17 sous "Fuite", en p. 19 sous "Impuissance".*

WALSER Robert, "Au bureau : poèmes de 1909" trad. de l'allemand par GRAF Marion; Ed. Zoé, Genève, 2009, 122 p.

*Cité en p. 8 sous "A l'écart", en p. 13 sous "Imposture", en p. 17 sous "Sommeil".*

WALSER Robert, "L'homme à tout faire", trad. WEIDELI Walter, Ed. L'Age d'homme, Lausanne, 2000, 269 p.

*Cité en p. 5 sous "Le lac".*

## **Paroles de chanson**

" Time to Pretend ", single du groupe américain MGMT présent sur l'album Oracular Spectacular, 2007.

*Cité en p. 9 sous "Le Chant".*

" Un Mexicain " chanson de Jacques Plante et Charles Aznavour, 1962.

*Cité en p. 20-21 sous "Le Mexicain".*